

Danielle Dubois-Marcoin

Le motif de la robinsonnade dans *Romain Kalbris*

Pour définir le terme : la robinsonnade est un récit, ou un épisode narratif, qui reprend sous une forme ou une autre l'histoire de Robinson Crusoé, c'est à dire un naufrage, l'arrivée sur une île déserte, l'organisation de la survie, l'éventuelle rencontre d'un sauvage, l'issue de l'aventure.

Quelles évolutions du genre, quel contexte de production pour Romain Kalbris ?

Durant le XIX^{ème} siècle, on compte certainement plusieurs centaines de robinsonnades, rien qu'en France, notamment dans le domaine de la littérature de jeunesse. En effet, le texte de Defoe a très vite été traduit, réduit, adapté pour la jeunesse : on peut citer l'adaptation de M. de Montreille, *L'Isle de Robinson Crusoé, extraite de l'anglois (de Defoe)*, parue chez Nurse à Londres en 1767.

Cette adaptation suit de peu la parution en 1762 de *L'Émile*, de Jean-Jacques Rousseau qui, préférant une éducation fondée sur l'expérimentation, interdisait à son élève toute fiction littéraire, toujours susceptible de véhiculer mensonge et déni de réalité, à l'exception d'un texte, précisément celui de Defoe.

Ce texte a bien une double fonction pour des pédagogues :

- mettre en scène la nécessité d'apprendre, ici apprendre de manière plaisante (jeu de Robinson), et en même temps éduquer à l'épreuve,
- tout en dispensant de réels éléments de savoir.

Apprendre, éduquer tout en se récréant, c'est la fonction assignée à la littérature de jeunesse en ses débuts.

Outre les traductions et réductions du *Robinson Crusoé*, il faut aussi évoquer les variations à partir du texte, ce que nous avons appelé les

robinsonnades, et tout particulièrement celle qui, par son succès, a supplanté le texte originel, *Le Robinson suisse*, une robinsonnade en famille, écrite par le pasteur suisse Wyss en 1812, traduite en français et adaptée par Mme de Montolieu à partir de 1816. Le roman constitue un traité d'éducation familiale et surtout une mise en récit de savoirs encyclopédiques sous la forme d'une chronique des découvertes faites dans l'île déserte progressivement mise en valeur.

Dans l'histoire de la robinsonnade, la part dévolue à la dimension éducative, instructive ou récréative du texte pourra varier, selon les intentions des auteurs pédagogues et des éditeurs :

- récit plus ou moins allégorique de la confrontation de l'adolescent à la solitude à travers l'expérience de la retraite dans l'île déserte (une forme de mise en fiction captivante de la retraite qui précédait la communion solennelle) et l'on peut dire que l'expérience de vie dans l'aumuche pour Perrine (*En Famille*) en est une déclinaison bucolique... Cette retraite peut être beaucoup plus rude parfois et se transformer en expérience d'expiation.

- mise en récit d'éléments encyclopédiques (Robinson suisse), ou encore des adaptations de Defoe à usage scolaire : Nouveau Robinson Crusoe, détails sur botanique, la physique, la géographie, l'histoire naturelle, les arts industriels chez Michel Ardant en 1843, puis 1862 ; une autre parue chez Hachette en 1846, Abrégé des aventures de Robinson à l'usage des écoles primaires par Ambroise Rendu.

- parfois aussi roman d'aventures à la trame plus ou moins échevelée dans laquelle l'expérience robinsonnienne peut se réduire à un épisode convenu mais qui sert à l'éditeur d'argument publicitaire. L'allusion à Robinson, lorsqu'elle figure dans le titre ou le sous-titre, assure un certain succès : citons pour exemple le texte d'Eugénie Foa, *Les Nouveaux Robinsons, Aventures extraordinaires de deux enfants qui cherchent leur mère*, qui paraît d'abord sous forme de feuilleton dans *Le Journal des Enfants* (1838.) Il sera repris en volume à plusieurs reprises. Une édition tardive paraît chez Amédée Bédelet, illustrée par Duruy, en 1865, quatre ans avant la parution de *Romain Kalbris*. La robinsonnade apparaît au chapitre XXVII du roman qui en compte XXX ! Un texte qui a plutôt des allures de *romance* que le *roman*, plein de rebondissements mettant en scène un frère et une sœur, abandonnés tout bébés dans Paris et élevés par un domestique Maclou. Ils se perdront dans Paris, franchiront l'océan, reviendront au Havre après de terribles aventures, dont un naufrage, et finiront par retrouver leur mère, l'objet de

reconnaissance étant un précieux hochet, qui se trouvait en leur possession au moment de la brutale séparation : on retrouve là des motifs romanesques chers à Hector Malot.

Pour conclure cette contextualisation du motif de la robinsonnade dans *Romain Kalbris*, nous insisterons sur le fait que la littérature pour la jeunesse dans la France de la fin du XIX^{ème} siècle est marquée par les conditions d'édition : engagement politique des éditeurs ; conditions matérielles de parution, souvent sous forme de feuilleton dans des magazines avant la reprise en volume, ce qui favorise le récit par étapes, chacune étant susceptible d'apporter un rebondissement. *Romain Kalbris* paraît d'abord sous forme de feuilleton dans *Le Courrier français*, puis dans *Le Magasin d'éducation et de récréation* de Pierre-Jules Hetzel avant de paraître en volume en 1869. La production d'Hector Malot reste assez peu affectée par l'ouverture sur la littérature étrangère (celle opérée par Hetzel qui publie notamment des traductions des romans anglo-saxons, de F.Cooper, de Mayne-Reid). Elle est davantage marquée par le développement du roman scolaire, qui prend facilement des allures de tour, de tour de la France. On connaît *Le Tour de la France par deux enfants*, après la défaite de Sedan, par G. Bruno, paru chez Belin en 1877, un an avant *Sans Famille*. En 1869, G. Bruno avait produit un autre récit scolaire, *Francinet. Livre de lecture courante. Principes élémentaires de morale et d'instruction civique, d'économie politique, de droit usuel, d'agriculture, d'hygiène et de sciences usuelles*. Faut-il rappeler qu'Hector Malot portait un intérêt tout particulier à la question de la formation scolaire et qu'il a lui-même écrit de petits manuels à usage familial pour sa fille et sa petite fille.

La Robinsonnade dans Romain Kalbris

Dans *Romain Kalbris*, le motif de la robinsonnade s'incarne rapidement à partir du personnage de Monsieur de Bihorel, en quelque sorte un Robinson, une figure tutélaire, qui prend le relais d'un père absent du fait de sa mort tragique. Cette figure encadre le roman, puisqu'on la verra réapparaître à toute fin du roman, après une disparition que l'on aurait pu croire définitive. M. de Bihorel est décrit comme un original :

Comme j'étais dans un de ces îlots à poursuivre des crabes sous les goémons, je m'entendis hêler [...] en levant les yeux, je vis que je n'avais rien à craindre [Romain est en train de faire l'école buissonnière], celui qui m'avait hélé n'allait point me renvoyer à l'école : c'était un vieux monsieur à barbe blanche que, dans le pays

nous avons baptisé monsieur Dimanche, parce qu'il avait un domestique qu'il appelait Samedi. De vrai, il se nommait M. de Bihorel et il habitait une petite île à un quart d'heure de Port-Dieu (il a coupé la chaussée qui la rattachait à la terre). Il avait la réputation d'être le plus grand original qui existât à vingt lieues à la ronde ; et cette réputation, il la devait à un immense parapluie qu'il portait toujours tendu au-dessus de sa tête, à la solitude absolue dans laquelle il vivait, surtout à un mélange de dureté et de bonté dans ses relations avec les gens du pays¹.

On est ici assez proche de la caricature, un peu à la manière de Louis Desnoyers, l'auteur des *Mésaventures de Jean-Paul Choppart* : dans les références à Robinson, qui courent au long du texte, l'humour dialoguera souvent avec l'enthousiasme et le sérieux.

Monsieur de Bihorel est bien un pédagogue qui propose une alternative à l'école, une forme d'enseignement hors les murs, basé sur l'expérience et l'observation contemplative, celle de l'anémone de mer ou encore de la raie, par exemple :

J'étais émerveillé ; vous pouvez comprendre quel effet produisait cette leçon démonstrative sur un enfant naturellement curieux et questionneur qui n'avait jamais trouvé personne pour lui répondre (...) Je courais de rocher en rocher, et je rapportais à M. de Bihorel les coquilles et les plantes que je voyais pour la première fois. (p.37/38)

Son enseignement s'opère à la manière de ce que rapporte Töpffer dans les récits largement illustrés des voyages pédagogiques en compagnie des élèves de la pension qu'il dirigeait avec son épouse, *Voyages en zigzag*, publiés à Paris en 1844, suivis des *Nouveaux voyages en zigzag*, publiés à titre posthume en 1854.

Tout à coup, en levant les yeux, je ne vis plus la côte ; elle avait disparu dans un léger brouillard... (p. 38)

Au cours de ce que l'on peut considérer comme un naufrage dans le brouillard, le savoir éclairé de M.de Bihorel ne s'avère pas aussi efficace que l'expérience de la mer de Romain quand il s'agit de se tirer d'affaire. La situation paraît bientôt désespérée ; dans le brouillard, il est impossible de savoir où se diriger pour rejoindre la côte et échapper à la marée montante. Monsieur de Bihorel s'est manifestement trompé ;

¹ Romain Kalbris, Ernest Flammarion éditeur, s.d, p. 32.

Romain est en larmes, les arguments de son compagnon demeurent peu convaincants :

« Veux-tu bien rentrer tes larmes ; est-ce qu'on meurt quand on a une maman ? Allons, lève-toi, viens. »

Mais tout, même cela, était inutile ; je restais sans pouvoir bouger.

Tout à coup je poussai un cri.

- Monsieur !(...)

- Veux-tu que je te porte ?

- Non, monsieur, tâtez. (...)

- Eh bien ?

- Sentez-vous, voilà l'eau. »

L'eau se réunissant forme de petits filets presque invisibles, qui suivant la pente du terrain jusque la mer. (...)

- La côte « est là » et j'étendis le bras dans la direction d'où venait l'eau. (p.44)

Ils s'en sortent et c'est à l'issue de cette mésaventure que la mère de Romain accepte que son fils aille vivre dans l'île auprès de cet original.

L'île, du fait de ses orientations contrastées (côté terre, côté mer) et des travaux d'aménagement (opérés essentiellement par Samedi) a été transformée « en un grand jardin sauvage », qui permet à ses habitants de vivre en autarcie, en vertu d'un principe : « L'homme doit se suffire à lui-même, répétait-il souvent, et je suis un exemple vivant que cela est possible » (p.63).

Ainsi, tout Robinson aspire à l'autosuffisance, qu'il atteint généralement au prix d'efforts laborieux et grâce à son esprit industriel, reconstituant ainsi une sorte d'Éden à la sueur de son front : c'est là un élément récurrent du genre.

Hector Malot ne cherche pas à faire l'original et va jusqu'à plagier ouvertement le passage de *L'Émile* précédemment évoqué :

Il n'aimait pas beaucoup les livres. Il y en eut un pourtant qu'il me mit entre les mains, mais celui-là était à ses yeux ce qu'est la Bible pour les protestants, l'Imitation pour un catholique ; c'était ce livre qui avait modelé sa vie, c'était lui qui avait créé la Pierre-Gante et les merveilles de travail qu'on y voyait ; c'était lui qui avait donné l'idée du grand parapluie ; de baptiser Samedi que, par respect pour Robinson, il n'avait pas voulu nommé Vendredi, - c'était le *Robinson Crusoe*.

« Tu apprendras là-dedans, me dit-il, ce que peut chez l'homme la force morale ; tu apprendras aussi que si l'homme peut à lui seul, par sa volonté, recommencé toutes les inventions humaines, il ne doit pas trop s'enorgueillir de sa puissance, car au-dessus il y a Dieu (...) si tu n'es pas frappé par ce grand enseignement, tu feras comme tous les lecteurs, tu prendras dans le livre ce qui te plaira. »

Je ne sais pas s'il est des enfants qui peuvent lire *Robinson de sang-froid* ; pour moi, je fus transporté. (p. 71-72).

Ce souvenir de chavirement fait écho à bien d'autres dans les récits d'enfance, de Vallès à Mauriac.

« Mon garçon, je n'ai pas l'intention de faire de toi un monsieur, c'est à dire un notaire ou un médecin, mais tout simplement un marin qui soit un homme. Il y a plus d'une façon de s'instruire, on peut s'instruire enjouant et en se promenant. Ce système est-il à ton goût ? »

Ce discours était un peu bizarre pour un enfant tel que moi. La pratique m'expliqua ce que je n'avais pas tout d'abord bien compris. (p. 64)

M. de Bihorel met en application ses principes d'éducation, apprendre en s'amusant, quitte à contraindre son élève à se passionner pour le langage des animaux (celui des oiseaux), ce qui ne le convainc pas vraiment... De même, il met un point d'honneur à cultiver les penchants naturels de l'enfant, quitte à projeter sur lui ses propres aspirations. Il pousse jusqu'au bout l'application de ses principes (ceux inspirés par la lecture de *Robinson*), que l'auteur semble parfois considérer avec une certaine distance amusée...

La disparition de M.de Bihorel met brutalement fin à cette situation idyllique, mais c'est pourtant ce rêve d'aventure qui, plus tard, donnera à Romain le ressort pour s'échapper de l'enfermement cruel, dans lequel le maintient l'oncle huissier, censé lui apprendre le métier. L'enfant ulcéré par tant d'avarice et de méchanceté bâtit son projet de fuite :

Au Havre, je ne doutais pas que tous les capitaines ne me prissent comme mousse ; une fois en mer, bon voyage, j'étais marin ; quand je reviendrais, j'irai au Port-Dieu, ma mère m'embrasserait et je lui donnerai ma paye. Si nous faisons naufrage, eh bien tant mieux : une île déserte, des sauvages, un perroquet !ô Robinson !
Je ne sentais plus ma blessure à la tête et j'oubliais que je n'avais pas diné. (p. 116)

Au matin, [j'éprouvais] les inquiétudes et les angoisses de la conscience, qui, pendant le sommeil du corps, s'éveille et parle.
Le naufrage, l'île déserte, ne m'apparaissaient plus aussi agréables que la veille.
Je ne reviendrais plus au pays ! Je ne reverrais plus jamais maman !
(p. 122)

C'est bien là, comme chez tous les jeunes héros romanesques, la relation dialogique, dialectique entre désir de courir l'aventure et confrontation à la réalité, à l'attachement à la figure mère rassurante.

Durant tout son voyage, qui s'effectue essentiellement sur les routes et d'une façon assez peu linéaire car il est dérouté à plusieurs reprises du fait de diverses rencontres, Romain fait appel au savoir faire acquis auprès de M. de Bihorel et dans sa « Bible » pour assurer sa survie, pour continuer son rôle de Robinson, parfois amusant, souvent éprouvant, un rôle dont les étapes s'égrainent au fil du texte, pas toujours selon l'ordre du roman originel.

Il trouve une grotte au pied de la falaise (abri robinsonnien traditionnel), passe du cru au cuit en cours de route en trouvant un « vase » (une casserole usagée) et en achetant des allumettes, fait l'expérience de la perte dans Paris qui le mène jusqu'au repaire de Bibiche (on pense à un autre roman d'Eugénie Foa, *Les Robinsons de Paris*), s'embarque sur l'*Orénoque*, navire bien nommé, fait naufrage, parvient à accoster en usant de la technique qu'il tient de son père (qui a probablement lu le roman de Defoe, car on y trouve exactement la même tactique) :

Je nageai vers la terre, et quand la vague m'eut jeté sur la plage, je plantai mon couteau dans le sable, le ressac me tira à lui, mais j'avais un point d'appui, je pus résister. La vague retirée, je me relevai et courus en avant (...) J'étais sauvé, mais si à bout de force que je perdis connaissance. (p. 326)

Finalement, il ne renoncera à son désir de repartir sur *l'Amazone* qu'après la scène forte de la mort d'une mère qui a attendu jusqu'à la fin le retour de son fils parti pour, une vision pénétrante capable de l'émouvoir et de le ramener à la raison :

- Arrange-moi, dit-elle à sa sœur, et elle se fit soutenir par des oreillers ; ses yeux étaient encore seuls vivants ; ses lèvres étaient décolorées.

Un quart d'heure après, la rampe de l'escalier trembla comme si on l'arrachait : c'était son fils ; elle eut la force de se soulever pour le prendre dans ses bras.

Elle mourut le soir à onze heures, à la marée basse, comme l'avait dit le médecin.

Cette mort, cet amour de mère pour son fils, cette lutte contre l'agonie, ce désespoir, firent sur mon esprit et sur mon cœur ce que n'avaient fait ni les supplications de Diélette ni le naufrage de l'Orénoque.

Ernest Fouinet, auteur du *Robinson des glaces* (1835), préconisait déjà dans sa préface d'user de ce genre de scène pour frapper les esprits des enfants à des fins éducatives : «Un style ému et pénétrant est à la pensée ce qu'est au javelot le fer qui le fixe et l'attache au but », écrivait-il, et l'on peut dire qu'il ne ménageait guère la sensibilité de son jeune lectorat.

En bon Robinson, Romain a fait la preuve de son courage, de sa générosité et de son honnêteté. En bon héros de Malot, il peut donc accueillir l'héritage, dont on sait qu'il a prouvé qu'il ferait un bon usage, il deviendra un solide armateur :

Je ne fus pas marin.

Mon oncle l'Indien était mort ; (...) il avait laissé une grosse fortune qui faisait riche chacun de ses héritiers. (p. 344)

Dans ce jeu qui court tout au long du récit entre rêve d'aventure (telle qu'on en rencontre dans les livres) et expérience de l'aventure, il n'y a donc pas opposition mais plutôt dialogue, un dialogue amusé pour l'auteur, tandis que l'accomplissement de l'aventure dynamise avec bonheur l'acceptation du principe de réalité chez son héros.

Je renverrai à la conclusion d'élèves de CM2 après la lecture de *L'Enfant et la rivière* d'Henri Bosco : dans ce livre, « c'est tout ce qu'on n'a pas le droit de faire » disait l'un avec ravissement, « c'est un rêve d'aventure » surenchérisait une autre, un rêve ... qui construit et élève l'esprit des enfants.